

JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes

VOL. I.

MONTRÉAL, SAMEDI 5 JANVIER 1884.

No. 3.

LE
MONITEUR du COMMERCE

(Quatrième Année)

REVUE

des Marchés, de la Finance, de l'Industrie et des Assurances.

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, - \$2.00

6 mois, - - - - - 1.00

3 mois, - - - - - 50

Le numéro, - - - - - 10

Europe, - - - - - 18 frs

LE
JOURNAL DU DIMANCHE

REVUE

Littéraire, Artistique, et de Modes

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, - \$2.00

6 mois, - - - - - 1.00

3 mois, - - - - - 75

Le numéro, - - - - - 5

Europe, - - - - - 18 frs

Bureau: 319 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

M. E. DANSEREAU, GÉRANT.

Le Journal du Dimanche

SAMEDI, 5 JANVIER 1884.

Composée spécialement pour le JOURNAL DU DIMANCHE.

LES ROIS

A LA PETITE ALMA

Enfant de M. A. LeDuc, de la Nouvelle-Orléans.

Voici les Rois. La joie est vive à la maison.
De la cuisine on sent comme une exhalaison
De mets appétissants, de choses succulentes.
Ustensiles brunis, lames étincelantes,
Au fumet des pâtés, au parfum des rôtis,
En tintements joyeux mêlent leur cliquetis.

Dans la salle à manger tout prend un air de fête ;
Sur la nappe qui luit la vaisselle s'apprête ;
Au salon quelqu'un joue un air étourdissant ;
Le lustre du plafond rutilant incandescent,
Et met des plaques d'or sur les argenteries ;
La porte entrebâillée a des chuchoteries
Au rythme clair et gai comme un allegretto.
C'est la voix des petits qui parlent du gâteau,
Du gâteau merveilleux à la croûte dorée,
De la mie adorante, et qui, pour la soirée,
Designera bientôt, dans ce groupe enfantin,
La reine du hasard et le roi du destin.

Ils sont là, frères, sœurs, et cousins et cousines,
Petits voisins avec les petites voisines,
Rieurs et babillards, tapageurs, triomphants....
Oh ! les moments bénijs que ces fêtes d'enfants !

—Je serai roi, dit Paul.—Et moi, je serai reine,
Dit Louise.—Attendez, c'est moi la souveraine,
S'écrie Héva ; j'aurai des tas de bijoux d'or.
—Moi, fait Joseph, j'aurai tout plein le corridor
De soldats.—Pas du tout, dit Albert qui s'approche ;
C'est moi le roi : j'aurai des bonbons plein ma poche !

—Non, non !—Oui, oui !

Les voix se taisent tout à coup :

On venait de frapper à la porte ; et, debout,
Au dehors, un enfant apparaissait dans l'ombre,
Grelottant et tendant la main dans la nuit sombre.

Cette apparition ne dura qu'un instant.

—Allons, cria le père ; à table : on nous attend !
Il ne faut pas laisser refroidir ces bonnes choses.

Et tous ces blonds minois et ces figures roses,
Fous de joie, et d'un même objet préoccupés,
Autour du gai festin furent bientôt groupés.

On avait fait des plats l'inspection sommaire ;
Lorsque, tout étonnée : — Hein ! voyons, dit la mère,
Qu'a-t-on fait du gâteau des Rois ?

Tout aussitôt,

Chacun de s'écrier : — Où donc est le gâteau ?

—Mais je viens de le mettre ici, répond la bonne.

—Plus de gâteau ? reprend le père ; elle est bien bonne !

Qu'est-il donc devenu ? Quelqu'un l'aurait-il pris ?

Et les petits enfants protestent tout surpris.

Seule, Jeanne, en son coin, semblait, toute confuse
Vouloir se dérober ou chercher une excuse.

—Toi, Jeanne ?...

Et la petite avoue en bégayant :

—Je l'ai donné tantôt au petit mendiant !

Et le papa charmé, que l'aveu rassérène :

—Viens m'embrasser, dit-il, Jeanne ; c'est toi, la reine !

LOUIS FRÉCHETTE.

CHRONIQUE

Je ne devrais peut-être pas le dire, — un
homme paraissant aussi sérieux que moi, —
mais j'ai l'imagination passablement ardente.

Où la folle du logis prend-elle le temps de
trotter la sorte ? Je me le demande. Ma tête est
cependant farcie des plus noirs soucis, et je ne
vois pas très bien comment l'araignée qui s'y est
installée peut y avoir trouvé un coin habitable
et la place nécessaire pour y filer sa toile.

Mais il paraît que, plus ou moins, chacun à
sa marotte. Nous sommes tous des névropathes,
s'il faut en croire certaines autorités médicales,
seulement à des degrés différents.

Tel suppose qu'il a du Raphaël Sanzio dans
la palette parcequ'il a vu sa vierge ou des
reproductions d'icelle ; tel autre, qui jadis ap-

prenait le piano, ou qui en tapote par oreille,
rêve d'éclipser l'abbé Litz ou la belle Essipoff ;
celui-ci qui a un cousin dont la femme a pour
frère un célèbre sculpteur, ne perdra pas une
seule occasion de discuter sur la véritable posi-
tion que devaient occuper les bras de la Vénus
de Milo ; Enfin, celui-là, homme sans instruc-
tion souvent, et sans éducation presque tou-
jours, s'imagine qu'il est fait pour gouverner
les autres. Il se sent irrésistiblement poussé
vers la politique parceque le hasard lui aura
fait rencontrer un des hommes supérieurs qui
seront au pouvoir, ou parcequ'il aura entendu
quelque superbe discours en chambre.

Moi, c'est autre chose, les lauriers de Fré-
chette m'embêtent. C'est là une de mes ma-
rottes, car j'en ai deux, ou plutôt j'en avais
deux. Je vous parlerai de l'autre tout à l'heure.

Oui, Mesdames, je fais aussi des vers, moi.
Mes rimes sont même d'une richesse extraor-
dinaire, la tournure de mes phrases assez cor-
recte, mais il paraît que ça manque de souffle,
d'envergure. Aussi je ne vous dédierai rien. Je
laisserai à Fréchette le soin de vous parler la
langue des Dieux, de vous faire pleurer ou sou-
rire, suivant les cas, et je me contenterai de
mon rôle plus modeste mais que j'aimerais
cependant si vous m'y suiviez d'un œil sympa-
thique.

**

Je vous ai dit que la manie de rimail-
ler n'était pas le seul côté faible de mon esprit
maladif.

Quoique jouissant d'une santé robuste j'ai
longtemps cru que j'avais un pied dans la
tombe, position très gênante d'abord, et qui de-
mande en outre de la part de celui qui s'y
trouve, des notions assez sérieuses d'équilibre
avec, en plus, une force de résistance bien accen-
tuée.

Dans tous les cas cela ne faisait pas mon af-
faire du tout, et pour plusieurs raisons qu'il
serait oiseux d'énumérer ici, parce que le pre-
mier venu se les figurerait, et à plus forte raison
mon lecteur qui n'est pas celui-là. Une seule
peut au besoin dispenser de toutes les autres :
c'est que je ne suis pas le moins du monde
fatigué de la vie.

Et puis j'ai la fatuité de croire que ma femme
ne s'accommoderait pas aussi facilement que ma
charmante collaboratrice Maud, de cet état de
veuve qu'elle semble tant aimer, et qu'elle aime-
ra. Je le crois, jusqu'au jour où elle ne pourra plus
le souffrir, c'est-à-dire jusqu'au jour où elle recon-
velera. Car en dépit de la promesse quasi-solen-
nelle qu'elle nous a faite dimanche dernier,
soyez bien certain qu'il ne se passera pas six
mois avant que Maud nous fasse part de son